LE FORGERON

Ce poème a été tiré à cinq cents exemplaires numérotés,
dont cinq exemplaires sur papier du Japon.

EXEMPLAIRE N° 355

THÉODORE DE BANVILLE

— POÈME INÉDIT —

LE FORGERON

SCÈNES HÉROÏQUES

PARIS
MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR,
13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1887

PERSONNAGES

LES GRACES.
VÉNUS.
VULCAIN.
JUPITER.
JUNON.
BACCHUS.
APOLLON.
DIANE.
PALLAS.
MERCURE.

La scène est d'abord dans la Thessalie, sur le mont Olympe; puis dans Lemnos, île de la mer Égée, peu de temps après le supplice du Titan Prométhée.

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le palais de Junon, sur l'Olympe. Une chambre dont le fond ouvert donne sur cour ornée d'un bassin, ombragée de lauriers et où on entend chanter des oiseaux. Le pavé est d'or et le plafond de cristal de roche. Sur une table en calcédoine, dont les pieds sont en or, sont posées des coupes pleines de nectar, et des vases émaillés, où se dressent de grandes fleurs. Sur des lits de repos en ivoire incrustés de jaspe, d'agate, de lapis, couverts de peaux de cygnes, sont assis JUPITER, JUNON, PALLAS et DIANE.

DIANE

Oui, parle-nous. Dis-nous ces heureuses nouvelles.
Nous avons grand besoin que tu nous les révèles,
Vénérable déesse, Argienne aux bras blancs.
Parle. Nous t'écoutons avec des cœurs tremblants.

PALLAS

Tandis que par de tels efforts vous réussîtes,
Je guerroyais au bout du monde, chez les Scythes,

Qui dorment au désert près des brasiers fumants
Et qui boivent le lait farouche des juments.
Parle. Je n'ai rien su.

DIANE

Ni moi. Sur le Ménale
Je chassais. L'arc en main, dès l'aube matinale,
Les aboiements des chiens et le bruit de nos cors
Sur les monts frémissants confondaient leurs accords.
Nos longs cheveux épars, seule avec mes guerrières,
Agiles, nous courions parmi les fondrières,
Suivant les sangliers et les biches en pleurs;
Et la neige offensait dans ses jeux querelleurs
Ma poitrine rougie et par le vent baisée.
Parle-nous.

JUNON

Eh bien! oui, la terre est apaisée.
Les hommes consolés, contents, vaincus, soumis,
Acceptent l'humble place où nous les avons mis.

Dans la campagne aux blonds épis ou dans les villes,
Occupés dès l'aurore à des travaux serviles
Et délaissant la Guerre au fulgurant essor,
Ils ne vont plus au loin chercher des trépieds d'or
Au milieu des combats où passe un vent superbe.
Craintifs comme le daim léger qui fuit dans l'herbe,
Ils n'osent plus ravir les vierges aux beaux yeux
Ni troubler de leurs cris le ciel mystérieux.
Résignés au labeur, à la mort, à la vie,
Ils se traînent, pareils à la bête assouvie,
Ayant oublié l'Ode et les nobles travaux,
Ne sachant plus dompter les rapides chevaux,
Ils déposent, le soir, les outils et les rames
Et s'endorment, lassés, près de leurs bonnes femmes.
Ils ne sont plus amants, ni chanteurs, ni héros;
Mais accouplés au joug, ainsi que des taureaux,
Ils refont chaque jour ce qu'ils ont fait la veille.

PALLAS

Reine, dis-nous comment et par quelle merveille
Le flot tumultueux s'est ainsi retiré?

JUPITER

Guerrières aux grands cœurs, c'est moi qui vous dirai,
Car je n'ai nul désir jaloux de vous le taire,
Par quel effort j'ai su pacifier la Terre
Et tout rasséréner, jusqu'aux cieux éclatants.
Ah! tout le mal était venu des dieux Titans,
Troupe toujours vaincue et pourtant redoutée,
Race d'Hypérion et du dieu Prométhée,
Qui malgré les noirs clous sanglants et le vautour,
S'attendrit follement sur les êtres d'un jour.
Enfin, je suis aussi trahi par ce qui m'aime,
Et ce dieu de la flamme issu de mon sang même,
Vulcain, mon fils, avait des pleurs dans son œil bleu
En clouant sur le roc le dieu voleur du feu.
Un des Titans surtout, qui vit naître Clymène,
A contre ma justice armé la race humaine.
C'est lui qui l'inspirait et qui la consola
Par son esprit divin.

DIANE

Quel est donc celui-là?

Jupiter

Au commencement fut le Chaos, qui s'effare,
Et la Nuit et l'Érèbe et le vaste Tartare.
Alors, pas de sublime azur, pas d'astres d'or :
L'Air, la Terre et le Ciel n'existaient pas encor.
Enfin la Nuit, qui dans ses deux ailes s'enferme,
Enfanta dans l'immense Érèbe un œuf sans germe,
D'où, les âges s'étant consumés à leur tour,
Ainsi qu'un effrayant oiseau naquit l'Amour.
Il est immense, il est plein d'orgueil et de joie ;
Sur son épaule blanche une aile d'or flamboie ;
Il fend la nue, il va plus vite que les vents
Et brûle de son feu les âmes des vivants.
Ah ! qu'on le vit longtemps susciter dans les races
Les désirs fous, pareils à des corbeaux voraces,
Éveiller le génie et les rébellions,
Et rendre les mortels plus forts que des lions !
Les hommes, grâce à lui, sur les plages marines
S'élançaient et chassant la peur de leurs poitrines,
S'envolaient aux combats lointains, rouges de sang.
L'épée au chaste éclair s'agitait sur leur flanc ;

Pour charmer quelque vierge en fleur, aux bras d'ivoire,
Ils faisaient tournoyer dans la bataille noire
Sa lame, découpée en feuille de laurier.
L'Olympe sans repos les entendait crier.
Ils avaient comme nous la Guerre et son délire,
Et l'Ode avec ses chants et le Sceptre et la Lyre.
Terribles, ils portaient des casques sur leurs fronts,
Et savants, en dépit des antiques affronts,
Ils regardaient l'éther et, déchirant ses voiles,
Épelaient tous les mots que tracent les étoiles.
Ils méprisaient la mort, et l'Amour odieux
Leur donnait le courroux sacré qui fait les Dieux.
Qui sait si quelque jour, par un sombre désastre,
Pour une jeune reine ayant l'éclat d'un astre
Avec son front d'argent plus brillant que le jour,
L'avide, l'affamé, l'insatiable Amour
Qui se plaît au carnage et qui s'en rassasie,
N'eût pas jeté l'Europe entière sur l'Asie,
Et pour cette princesse et pour sa chair de lys
Ensanglanté le flot du pâle Simoïs?
Et plus tard, qui le sait, peut-être bien que l'homme,
Fouetté par ce démon qu'il adore et qu'il nomme,

Eût secoué d'orgueil ses longs cheveux flottants
Et, comme nous, vainqueur de l'espace et du temps,
Façonné quelque monstre à la gueule enflammée,
Avec l'airain, le fer, la braise et la fumée,
Et des noirs ouragans se faisant le rival,
Nourri d'air et de feu cet effrayant cheval?
Peut-être, franchissant les grandes mers béantes,
Épouvantant la Nuit de ses ailes géantes,
Un colossal oiseau façonné par leurs mains
Eût porté jusqu'à nous le troupeau des humains,
Et qu'ils eussent paru, formant de hideux groupes,
Dans le festin splendide où nous vidons nos coupes.
Ils eussent, débordant en flot torrentiel,
Ainsi que les Titans escaladé le ciel,
Et monté, mon grand aigle, aussi haut que ton aire,
Et dans l'éther vaincu foudroyé le tonnerre!
Tels étaient les malheurs que préparait l'Amour.

JUNON

Mais le roi Jupiter qui déchaîne à leur tour
Les Astres, les Saisons, le Jour, la Nuit, l'Aurore,
Qu'il jette dans l'espace et que le Temps dévore

Mystérieusement dans le ciel aromal,
Jupiter a puni ce créateur du Mal.
Désormais ce chasseur à l'âme révoltée
Dans la nuit se lamente, ainsi que Prométhée,
Et ne sait plus jamais quand le soleil a lui.
Il boit l'ombre et l'horreur.

PALLAS

Qu'as-tu donc fait de lui ?

JUPITER

Tandis que, bondissants, les hommes et les femmes
Célébraient des hymens et des épithalames,
Et portant dans leurs cœurs des charbons embrasés,
Oubliaient follement la mort dans les baisers,
Chassés par l'aiguillon de leurs ardentes fièvres,
Et pâles, mêlant leurs haleines et leurs lèvres,
Et du sein qui tressaille admirant le contour,
Criaient en frémissant : Amour ! Amour ! Amour !

Moi, j'ai dompté le dieu que Cypre en fleur vénère.
Je l'ai puni, je l'ai frappé de mon tonnerre;
J'ai jeté ce Titan, que la Haine allaita,
Sous la masse d'un mont farouche, sous l'Œta.
Maintenant, dénué de sa gloire première,
Il ne s'enivre plus de la pure lumière.
Il ne voit plus de cieux, d'astres, de jour vermeil;
Sur sa poitrine, en vain offerte au cher sommeil,
Dans une solitude où rien ne l'accompagne,
Il porte avec ennui cette lourde montagne.
La Force et la Victoire, en ce lieu souterrain,
L'ont enchaîné, captif en des liens d'airain.
C'est en vain que pour lui de douces voix m'implorent.
Dans son cachot fermé des hydres le dévorent;
Il est hideux, souillé de terre, plein de sang,
Et des serpents visqueux, acharnés sur son flanc,
Cependant qu'il renaît de mille funérailles,
Lui déchirent le foie et mangent ses entrailles.
Il est là, palpitant. Rien ne peut arracher
L'horreur de ma justice, et les clous du rocher.
Il appartient au songe, au deuil, à la souffrance.
Il ne reviendra plus jamais.

DIANE

O délivrance !

PALLAS

O triomphe !

DIANE

L'Amour, à qui j'ai dit : Va-t'en ! —

JUNON

Le dieu qui fit couler tous mes pleurs ; —

PALLAS

Le Titan
Dont l'aile incendiait en passant les cieux vastes, —

DIANE

Oui, celui qui par jeu tourmentait nos cœurs chastes,
Dans l'âpre solitude, au fond des bois épais,
Est vaincu.

PALLAS

Nous pourrons enfin dormir en paix.

DIANE

Notre sang coulera paisible dans nos veines.

JUPITER

Oui. Ne craignez plus rien de ses atteintes vaines.
Il est pris et vaincu. J'ai brisé ses genoux.

PALLAS

Mais quel est ce grand bruit qui monte jusqu'à nous,
Comme un chant que de loin la terre nous envoie,
Immense et formidable et pourtant plein de joie,
Pareil aux ouragans, et n'ayant rien d'amer?

DIANE

On dirait que du flot caressant de la mer,
A travers l'Arcadie heureuse et l'Achaïe,
Et l'Étolie et la Phtiotide éblouie,
Jusqu'ici sur le clair sommet des monts neigeux,
Monte, porté si loin par le vent orageux,
Ce concert de soupirs, de chansons, de murmures,
Fier comme un bruit de lyre ou comme un choc d'armures,

Qui nous étonne, et dont ces monts Thessaliens
Frémissent.

Entre MERCURE.

MERCURE

Roi, l'Amour a brisé ses liens.
Il a fui, déchaînant sa rage mutinée.
Il est libre.

JUPITER

O combats! ô deuils! ô Destinée!

MERCURE

Mais déjà le courroux fronce tes noirs sourcils,
Et je vois la colère et les sombres soucis
Qui s'amassent au fond de ta prunelle obscure.
Je me tairai, si tu le veux.

JUPITER

Parle, Mercure.
Ne cache rien. Les temps mauvais sont de retour
Et l'avenir s'avance en gémissant.

MERCURE

L'Amour

A brisé ses liens.

JUPITER

O deuil ! L'ombre nous gagne.

MERCURE

L'Amour a de son front soulevé la montagne
Et ce frère du noir Titan qui t'a volé,
A travers les grands cieux ouverts s'est envolé.
Géant, semblant traîner après lui les désastres,
Avec sa chevelure il souffletait les astres ;
Ses cris fous résonnaient, à l'ouragan pareils,
Et son ombre farouche éteignait les soleils.
Dans la lumière, par sa grande ombre assiégée,
Il s'évadait, suivant toute la mer Égée.
Les hommes s'effrayaient de ses ailes de feu
Dont l'or vertigineux flamboie, et lui, le dieu
Volait, épouvantant les regards des peuplades
Qui vivent près de nous dans les belles Cyclades.
Il volait au-dessus d'Andros, l'île aux doux vins
Que Bacchus a foulée avec ses pieds divins ;

Au-dessus de Ténos que le zéphyr effleure,
Et de cette Délos qui flotta jusqu'à l'heure
Où tu l'attachas dans la mer, solidement,
Avec de durs liens tissés de diamant ;
Il volait au-dessus de Paros, où s'agrège,
Dans le mont Marpessa, le marbre au flanc de neige;
Au-dessus de Naxos, dans les vents apaisés
Où les rugissements se mêlent aux baisers ;
Et comme un noir troupeau sur des cimes ardues,
Les îles sous son vol s'enfuyaient éperdues.
Noir, sanglant, reflété par le grand flot marin,
Il volait, comme vole une flèche d'airain
Qui s'enfuit, et déchire une proie immolée.
Enfin il arrêta son vol au cap Malée,
Roulant dans son esprit des projets inconnus,
Et se dressant alors, il posa ses pieds nus
Sur le rivage heureux sablé d'or, où la terre
S'amincit et s'effile et d'où l'on voit Cythère.

JUNON

Alors, qu'a fait le dieu ?

PALLAS

Qu'a-t-il fait, le Titan
Dont le souffle cruel est pareil à l'autan?

DIANE

Quel nouveau crime a-t-il commis?

JUNON

Quelle victime
A-t-il précipitée avec lui dans l'abîme?

MERCURE

Le dieu qui fait pleurer les lions roux, l'Amour
Était donc là, debout, sur le rivage. Autour
De lui, s'amoncelaient, pâles comme des marbres,
Des hommes plus nombreux que les feuilles des arbres.
Pâles aussi, vêtus de pourpre et demi-nus,
Par un pressentiment les Dieux étaient venus.
Tous ils regardaient l'arc d'où la flèche s'élance,
Et la terre tremblait dans un profond silence.
On entendait les cœurs battre.

JUNON

Qu'a fait le dieu?

MERCURE.

D'abord il a longtemps regardé le ciel bleu
En lui montrant son flanc tout couvert de morsures,
Et puis il a plongé ses doigts dans ses blessures
D'où le sang ruisselait, et dans le flot amer
A secoué ce sang, rouge encor, sur la mer.
Puis il reprit son vol sous l'épaisse nuée,
Figure dans l'azur longtemps diminuée,
Ayant fait sur la vague, où passe une rumeur,
Le geste impérieux et large du semeur.
Alors le flot changeant, qui sanglote et s'allume,
Disparut tout entier sous une blanche écume,
Et superbe de calme et de sérénité,
De l'écume jaillit une divinité
Blanche comme la neige, étincelante et nue,
Triomphant dans l'éclat de sa force ingénue,
Vierge aux larges yeux noirs dont s'enchantait le jour
Et qui naissait du sang horrible de l'Amour.

En la voyant, les cieux tressaillirent de joie ;
Sa chevelure était un or pur qui flamboie;
Elle était droite ainsi qu'un chaste lys éclos;
Ses pieds légers marchaient sur la cime des flots;
Dans l'éblouissement dont la mer était fière,
Elle semblait pétrie avec de la lumière.
Ses bras levés, avec ses doigts polis et blancs,
Riante, elle tordait ses cheveux ruisselants,
Et la lumière, aux feux joyeux, qui glissait entre
Ses beaux seins, éclairait la splendeur de son ventre.
La mer sur ses pieds nus versait de bleus saphirs,
Et les fleurs, les forêts, les lyres, les zéphyrs
Acclamaient par leurs chants cette jeune immortelle
Et soupiraient d'extase et s'écriaient : C'est elle!
C'est la Beauté!

JUNON

Quoi donc! Mercure, est-elle plus
Belle que nous?

MERCURE

Foulant les flots irrésolus,

La déesse, brillant d'un charme involontaire,
Marcha jusqu'au rivage adoré de Cythère,
Où les Dieux éblouis la contemplaient encor.
Car ils l'avaient suivie au loin sur des nefs d'or,
Et tous, Apollon roi, Bacchus, le bleu Neptune
Et Plutus conducteur de l'aveugle Fortune,
Ivres de sa prunelle et de ses blonds cheveux,
Pleuraient et disaient : Elle est à moi! Je la veux!
Seul dans un coin, souillé de terre et de fumée,
Vulcain, qui forge l'or dans sa forge enflammée,
Regardait, en songeant, le ciel aérien,
Et tout pensif, les bras croisés, ne disait rien.

Junon

O Diane! ô Pallas, que l'ouragan caresse!
Cette amante sans frein, qui se prétend déesse,
Vient à peine de naître, et d'un sang odieux,
Parmi la vile écume, et déjà tous les Dieux
Insultent à la fois votre gloire et la mienne
Et sont comme des chiens autour de cette chienne!

JUPITER

Cette vierge au front d'or, que la terre applaudit,
Certes, nous la verrons.

JUNON

Oui. Mais n'as-tu pas dit,
Mercure, que là-bas ta déesse inconnue
A jailli comme un lys, et qu'elle est toute nue?

MERCURE

Les Grâces — ne va pas t'alarmer pour un rien! —
Ont jeté sur son corps un voile aérien;
Elles ont, couronnant son front de violettes,
Attaché sur sa tête avec des bandelettes
Ses lourds cheveux, dont l'or céleste ruissela.
Reine des Dieux, tu peux la voir.

JUPITER

Amène-la.

SCÈNE DEUXIÈME

Dans le palais de Jupiter, sur l'Olympe. Une salle surmontée d'un dôme affectant la forme d'un œuf coupé par le milieu. Les murs sont revêtus de plaques d'or, retenues par des clous de fer. Le pavé en lapis-lazuli est en partie caché par des peaux de lions. Le trône en cuivre rouge est élevé sur des marches d'ivoire et de rubis. Au-dessus du trône, un grand chasse-mouches avec des plumes d'autruches, de paons et de phénicoptères. Sur le trône lui-même est posé un aigle, sculpté en or vert, et doué de la vie. Des deux côtés de la porte se dressent deux lions.

JUPITER, tenant un sceptre fait d'or et de cristal de roche, est assis sur le trône. Autour de lui sont groupés tous les DIEUX, assis sur des pliants d'or couverts de peaux de zèbres, d'hippopotames et de rhinocéros, attachées par des cordelières de perles bleues.—Entre VÉNUS, conduite par MERCURE et par les GRACES qui, lorsqu'elle est arrivée devant le trône de Jupiter, lui enlèvent le voile qui la couvre et tombe jusqu'à ses pieds.

JUPITER

Donc, te voilà. C'est toi la nouvelle venue,
Pour qui mille clameurs s'élancent dans la nue.

C'est toi pour qui la Grèce entière est en émoi.
Tu nais d'un prodige, et tu viens. Tu dis : C'est moi !
Et tu n'as nulle peur de l'avenir morose,
Ayant des seins pareils à des boutons de rose.
Donc nous avions l'Amour, le dieu des trahisons,
Dont la main distillait et versait des poisons ;
Il suffisait au meurtre, au martyre, à l'injure ;
Par lui la lâcheté se mêlait au parjure ;
De sa cruelle griffe il déchirait les cœurs
Et troublait l'univers avec ses cris moqueurs.
Moi, cependant, j'avais brisé ses pieds d'ivoire ;
Je l'avais enfermé dans une prison noire
Sous le farouche Œta ; mais lui, non seulement
Il s'évade, irrité, dans le bleu firmament
Et fait planer sur nous ses ailes ; mais encore,
Avec ce front qu'un or mystérieux décore,
Il renaît dans l'écume : à présent, il est deux ;
Et prenant, pour servir à ses desseins hideux,
Ton visage charmant que la grâce illumine,
Ce voleur a volé la forme féminine.
Donc, pour épouvanter les temps, les nuits, les jours,
Maintenant, au lieu d'un, nous aurions deux Amours

Traînant le deuil épars de leur sombre allégresse,
Et le tigre serait doublé d'une tigresse !
Un seul monstre suffit. Donc, fais ce que je veux.
Retourne dans ta nuit, déesse aux blonds cheveux,
Toi qui, dans ta splendeur que la haine dévore,
Caches l'Érèbe sous une toison d'aurore.
Oui, tu disais : C'est là le festin, je m'assieds.
Voici le pavé d'or, et j'y pose mes pieds.
Donnez-moi vite, afin que je me rassasie,
Ma coupe de nectar et ma part d'ambroisie.
Tu n'auras rien. Va-t-en. Nous sommes les grands Dieux.
Nous n'avons rien ici pour l'Amour odieux.
Enivrez-vous, démons, que redoutent les mères,
Du sang versé qui fume et des larmes amères.
Savourez à votre aise, ô couple révolté,
L'âpre fiel de la haine et de la volupté.
Mais l'Olympe neigeux ne veut pas te connaître.
Et d'abord, d'où te vient cette audace de naître
Et d'étaler ta gloire avec tranquillité ?
Crois-tu qu'on entre ainsi dans l'immortalité ?
Mais au seul froncement de mes sourcils, les cimes
Tremblent, et l'on entend sangloter les abîmes ;

Et si je le voulais, déesse, le sais-tu ?
Ce corps chaste et divin serait comme un fétu
Qui s'envole de terre et que le vent soulève,
Et s'évanouirait dans la brume du rêve.

La Déesse

Porte-sceptre au grand cœur, tonnant, maître des Dieux,
Brigand Roi, qui volas le trône à tes aïeux,
Fais peur à la montagne où verdit le platane !
Moi, je ne tremble pas. Je suis une Titane.
O bourreau de Tantale et du pâle Ixion !
Je n'avais nul besoin de ta permission
Pour naître, avec cet or qui sur mon front flamboie,
Et pour verser à tous le délire et la joie
Et pour charmer la mer aux flots mélodieux
Par mon éclat de rose, étant plus que les Dieux !
L'épanouissement de toute la nature,
L'arbre qui dans le sol puise sa nourriture,
La sève, le tourment des baisers infinis,
La douceur des lions, le chant qui sort des nids,
L'abri mystérieux de l'ombre, la jeunesse,
Le satyre domptant l'intrépide faunesse,

Le doux désir qui fait bégayer le héros
Et qui met sa rougeur au mufle des taureaux,
Le chant du ruisseau clair, la fureur des racines
Enfonçant dans la nuit leurs bouches assassines,
Le tiède espoir qui tord les serpents onduleux
Et soulève le sein de la vierge aux yeux bleus,
Le murmure des bois et des antres sauvages,
Le long soupir du flot qui baise les rivages
Et le rose frisson des corolles, ô Roi,
Et tout ce qui fleurit sur la terre, c'est moi !
La gazelle aux doux yeux, la biche à s'enfuir prompte
Accourent à ma voix charmeresse, et je dompte
Les monstres aux forfaits toujours inexpiés.
Le tigre adouci pleure et vient baiser mes pieds ;
Tu ne sais pas, toi qui m'insultes, que tu m'aimes,
Et je viens pour dompter les immortels eux-mêmes.
Ah ! du temps où Cœus, Crios, Hypérion
Marchaient du midi bleu jusqu'au septentrion ;
Lorsque Thia, Phébé, Thétys et Mnémosyne
Parlaient, et que la terre au ciel était voisine,
Et que l'Océan vert, les monts, les cieux flottants
S'ébattaient sans liens avec les Dieux Titans,

Dont le nom vit encore et dans nos âmes vibre,
La nature était grande et la terre était libre !
L'Eurotas était vaste, et les monts éloquents
Hurlaient avec la bouche ouverte des volcans;
Mordus par le soleil et cherchant ses brûlures,
Les grands bois sur le sol traînaient des chevelures:
Les roches se dressaient en leurs rébellions
Et le Pinde était plein d'aigles et de lions.
Parfois dans l'ouverture étroite des cavernes
On sentait vaguement bouillonner des Avernes
Et les accouplements, les hymens, les baisers
Roulaient comme des flots d'amour inépuisés.
Tout était rire, joie, enchantement, délire,
Et l'ouragan sacré s'engouffrait dans la lyre,
Et les héros sanglants n'étaient pas résignés.
Mais vous, Olympiens funestes, qui rognez
Les cheveux des lions et les ailes de l'aigle,
Vous avez courbé tout sous la stupide règle.

JUPITER

Nous verrions des milliers et des milliers d'hymens
Et les animaux fous viendraient lécher nos mains,

Et ce serait sans doute une superbe orgie
Si nous t'abandonnions la Grèce et la Phrygie.
Les baisers séviraient, même parmi les Dieux,
Et nous en pourrions voir plus que le ciel n'a d'yeux,
Et le faune lascif et le chevreau qui grimpe
Bondiraient sans pudeur sur le neigeux Olympe.
Déesse, en attendant, la règle a triomphé.
Donc, pose tes deux mains sur ton cœur étouffé.
Tu connaîtras la règle et, domptée ou priée,
Toi-même, avant ce soir, tu seras mariée.
Donc, choisis parmi tous les Dieux. Prends le mari
Que tu voudras, mais prends un mari. J'ai souri
Lorsque tu nous parlais en Titane. Caresse
Ou mords, nous rognerons tes ongles de tigresse,
Et nous musèlerons la louve et le bandit.
Oui, mariée. Avant ce soir.

LA DÉESSE

Bien. Tu l'as dit.

JUPITER

A ce prix, je pardonne, et volontiers j'admire
Tes lys, tes cheveux d'or, ton haleine de myrrhe,

Et ta prunelle noire et ton front de lotus
Et tes lèvres. Comment t'appelles-tu ?

LA DÉESSE

Vénus.

SCÈNE TROISIÈME

Dans le palais habité par Vénus. Un atrium aux colonnes d'argent et d'onyx, plein de perdrix et de colombes. Des lauriers dont les feuilles sont en or vert, les fleurs en corail rose et en corail d'un blanc jaune et auxquels se mêlent de vrais rosiers couverts de roses vivantes. Des paons blancs et des cygnes noirs se promènent autour d'un bassin en argent, nacre, perles et onyx, plein d'une eau odorante qui roule des paillettes, et dans lequel une fontaine laisse tomber son eau qui chante. Lits de repos couverts de peaux de cygnes et d'ours blancs.

Vénus est assise. Debout près d'elle, Apollon et Bacchus la pressent et la supplient.

APOLLON

Choisis-moi!

BACCHUS

Choisis-moi.

APOLLON

Je t'adore.

BACCHUS

Je brûle.

APOLLON

Un feu qui sort de toi dans mes veines circule.

BACCHUS

Je frémis de désir.

APOLLON

Moi, je languis d'amour.

BACCHUS

Vénus !

APOLLON

Vénus !

BACCHUS

Prends-moi pour mari.

APOLLON

Prends-moi pour

Mari.

VÉNUS

Chacun de vous se plaint, comme Tantale.
Attendez-vous, avec votre mine fatale,

Qu'au nom de cette faim, si prompte à m'implorer,
Je vous offre à tous deux mon cœur à dévorer?

BACCHUS

Vénus !

VÉNUS

Calmez un peu ce délire et ces fièvres.

APOLLON

Il me faut ton front pur.

BACCHUS

Tes blanches mains.

APOLLON

Tes lèvres.

BACCHUS

Ta neige.

APOLLON

Tes boutons de rose.

BACCHUS

Tes cheveux.

APOLLON

Tes yeux clairs.

BACCHUS

Je te veux.

APOLLON

Je te veux.

BACCHUS

Je te veux.

VÉNUS

Vous le savez, avec ses effrayantes cimes
J'aime peu votre Olympe affreux, couvert de crimes:
Et pour l'homme, toujours maudit et châtié,
Mon âme de Titane est pleine de pitié.
Donc, celui qui m'aura, sur ce mont où nous sommes,
Est le dieu, s'il en est, qui fut bon pour les hommes.
Eh bien! si l'un de vous, désertant les autels,
S'est, un jour, attendri sur les hommes mortels,
Qu'il me le dise; car Apollon, dieu propice,
Et toi qui sais bondir au bord d'un précipice,

O Bacchus, nourrisson des nymphes, rayonnant,
Hormis vous, tous les Dieux ont parlé. Maintenant,
Puisque je dois choisir ce soir, quoi qu'il m'en coûte,
Expliquez vos raisons tous deux. Je vous écoute.
Toi d'abord, dont la voix enchante les cieux clairs,
Dieu Bacchus, né parmi la foudre et les éclairs.

Bacchus

Déesse qui ravis mon cœur et le déchires,
Le crime des Titans et des Hécatonchires
Que Jupiter brûla dans leurs flancs palpitants,
Le crime, reproché toujours, des Dieux Titans
Fut, dit-on, d'aimer trop les hommes éphémères
Que veillent, tout petits, les angoisses des mères.
Ah ! s'il en est ainsi, peut-être, souviens-t-en
Reine, j'eussé été digne aussi d'être un Titan,
Et tout ce qui fleurit sous mes pas te l'affirme.
L'homme est né malheureux, triste, cruel, infirme,
Toujours pâle et craintif, en proie au noir remord,
Ayant devant ses yeux l'inévitable mort;
Il s'enferme lui-même en de froides murailles
Et supportant le poids affreux de ses entrailles,

Lutte et sert de jouet risible au sort moqueur;
Mais moi, je suis venu pour réchauffer son cœur.
J'ai terrassé la Mort et son vil artifice,
Et je me suis offert moi-même en sacrifice.
Et j'ai pu dire à l'homme, ouvrant pour lui mon flanc :
Nourris-toi de ma chair vivante et bois mon sang !
Je parfume à la fois sa lèvre et sa narine,
Et lorsque je renais, brûlant, dans sa poitrine,
L'homme que le doux vin ranime de son feu,
Grandit, et ne sent plus sa misère. Il est dieu.
Des palais d'or ont pris la place de ses bouges
Et les grands cieux pour lui sont éclatants et rouges.
Suis-moi, blanche Vénus, dans mes hardis chemins.
Nous saurons à nous deux réveiller les humains
Errant, vaincus, parmi les pins et les érables,
Et faire des héros avec ces misérables.

APOLLON

Mais, ô Bacchus, tu vas, entouré d'un troupeau
De femmes, dont le vent aigu rougit la peau,

De Ménades hurlant, d'Évantes forcenées
Frappant les airs de leurs chansons désordonnées,
Ceintes de serpents vifs, ayant des appétits
Étranges, allaitant des tigres tout petits,
Bondissant, frappant les tambours par intervalles,
Et faisant résonner les féroces cymbales.
Et toi, mitré, porté par un doux éléphant,
Tu regardes, charmé comme un petit enfant,
Le vent jaloux meurtrir leurs poitrines rougies.
Mais que fera Vénus dans ces belles orgies ?

VÉNUS

Phébus, toujours, avec sa rouge floraison,
L'âpre Liberté, même ivre et folle, a raison !
Que les Bacchantes, sur les grands monts solitaires
Courent, en entraînant sur leurs pas des panthères !
Que leur troupe sauvage épouvante les bourgs
Avec les noirs flambeaux et le bruit des tambours !
Moi-même, si j'aimais Bacchus, en leurs colères
Je guiderais au loin ces vierges tutélaires
Qui portent la fureur chez les hommes proscrits,
Et nous emplirions l'air de chansons et de cris

BACCHUS

Oh! choisis-moi, Vénus, et viens guider leur troupe.
Choisis-moi. Pour guérir tous les maux, j'ai la Coupe!
La Coupe glorieuse est le moule d'un sein
De femme. Elle est sévère et d'un noble dessin,
Et le vin, dans son or qui l'éclaire, est un fleuve
De pourpre où la tremblante humanité s'abreuve.
Celui que le puissant Jupiter exila
Et qui modela, puis fondit et cisela
Divinement la Coupe à la courbe immortelle,
C'est le dieu de Lemnos, qui forge et qui martèle.
C'est lui, Vulcain, dont le grand cœur s'est réjoui
De parer sa corolle ouverte.

VÉNUS

Vulcain !

BACCHUS

Oui,
Reine.

A Apollon.

Mais, Apollon, toi, que pourras-tu dire?
Car tu n'as pas connu l'amour, ni son martyre;

Ton cœur ne brûle pas de son feu meurtrier
Et préfère au baiser des femmes le laurier.
Tes amantes, c'est la Rhythmique et la Métrique;
C'est l'Ode, s'envolant dans sa fureur lyrique;
C'est l'Arsis et c'est la Thésis, dont le ton dit
Quand le pied du danseur frappe à terre, ou bondit;
C'est le tribraque et l'anapeste, et le dactyle
Qui dans le vers fuyant glisse comme un reptile;
Ce sont les strophes qui, malgré les durs réseaux
Où leurs pieds sont captifs, sont de libres oiseaux;
C'est toute la parole avec sa riche gamme.
Et pourquoi serais-tu l'esclave d'une femme,
Toi qui peux voir au loin tout ce que les Dieux font
Et tout ce qui frémit sous le feuillage, et dont
La prunelle de feu n'est jamais endormie?
Parle. Que ferais-tu de Vénus?

APOLLON à Vénus.

L'ennemie
De l'homme, ô déité, c'est l'ombre qui le suit.
C'est l'obscurité sombre et triste, c'est la nuit,

Ainsi qu'une voleuse entrant dans la chaumière,
Et moi, je suis celui qui répand la lumière.
Je suis éclat, je suis clarté, je suis réveil.
Une ardente lueur sort de mon front vermeil.
Dans les marais, couverts de hideuses cuirasses,
Rampent de verts dragons et des hydres voraces,
Et c'est moi qui les tue avec mes flèches d'or.
Ah! quand le dieu Soleil sort, prenant son essor,
Du grand fleuve, et ravit la terre jusqu'à l'âme
Avec sa rouge armure et son casque de flamme,
Et mène ses chevaux exécrés de Pluton :
Phlégon, Pyroéis, puis Eous, Aéthon,
Dans une fusion de perles et d'aurore ;
Quand son char d'azur fait vibrer l'éther sonore,
Pour éviter les chocs vers lui j'étends la main,
Et c'est moi qui du doigt lui montre le chemin
Dans le gouffre des cieux où mes yeux savent lire,
Et je sais diriger son vol, car j'ai la Lyre!
Aphrodite, la Lyre est tout. C'est à son chant
Que les Olympiens, rêvant et se couchant,
S'enivrent de la paix dans les belles demeures.
Elle règle le temps, les mois, les jours, les heures;

En elle sont la joie et le sanglot amer
Et le tumultueux murmure de la mer.
Elle a dompté les loups. Elle a bâti des villes
Quand les hommes mortels formaient des troupes viles
Et servaient de pâture offerte aux crocs sanglants
Et, pareils aux pourceaux hideux, mangeaient des glands.
J'ai la Lyre, par qui tout est orgueil et fête,
Et c'est Vulcain, le dieu de Lemnos, qui l'a faite.

VÉNUS, à part.

Le dieu Vulcain!

APOLLON

Sois ma déesse. Tu tiendras,
Comme moi, s'il te plaît, la Lyre entre tes bras,
Puis tu prendras mon arc, digne objet de louange,
Et tu dirigeras tes flèches sur la fange.
Ton front d'or brillera sur les monstres hideux,
Et tu les rempliras d'épouvante. A nous deux,
Nous rendrons aux vaincus la force coutumière
Et nous inonderons la terre de lumière.

VÉNUS

O Dieux brillants! je veux songer dans mon esprit
Au fuyant avenir qui pleure et qui sourit.
Quand l'horreur d'un lien répugne à tout mon être,
Il est bien malaisé de me choisir un maître.
Cependant Jupiter veut que mon cœur meurtri
Se donne, et que je sois l'esclave d'un mari.
J'obéirai. Pourtant, déesse inassouvie,
Sachez que je suis peu docile et que la vie
A mêlé dans ma veine, avec d'amers sanglots
Un sang pur de victime à l'écume des flots!

Entrent DIANE et PALLAS.

DIANE

Nous venions, car ton sort mystérieux s'achève.

PALLAS

Mais on n'arrive pas dans ce palais du rêve
Sans marcher sur un tas de princes et d'amants
Qui racontent leurs maux et peignent leurs tourments, —

DIANE

Et qu'on ne peut chasser au loin comme des rustres.

PALLAS

En voici deux, fameux entre les plus illustres; —

DIANE

Mais cependant le temps ne nous presse pas moins, —

PALLAS

Et nous aurions voulu te parler sans témoins.

VÉNUS à Apollon et Bacchus.

Allez donc, et laissez-moi avec ces déesses.
Pour moi, je ne veux pas oublier vos promesses.
O Rois victorieux et forts, puissants démons,
Ayez pitié de ceux qui souffrent sous les monts
Et des pâles humains que plaignaient vos paroles.

BACCHUS

Mais, ô Vénus, pour qui s'ouvriront les corolles
De tes roses?

APOLLON

Pour qui fleuriras-tu, printemps?

BACCHUS

Pour qui?

VENUS

Je le dirai quand il en sera temps.
Songez aux mortels, proie offerte à la misère.

APOLLON

J'aime ceux qu'elle tient dans son horrible serre.

BACCHUS

Devant eux, je suis plein de tristesse et d'émoi.
Chaste fille des flots, songe à moi.

APOLLON

Songe à moi.

Bacchus et Apollon sortent.

PALLAS

Ne les crois pas.

DIANE

Ces Dieux caressent tes chimères
En se feignant amis des êtres éphémères.

PALLAS

Ils abusent ainsi la fille des Titans
Dont la pitié persiste après un si long temps.

DIANE

Ces deux amants rusés dans ton cœur ont su lire ; —

PALLAS

Mais le dieu de la Vigne et le dieu de la Lyre,
Au fond peu soucieux du destin des humains,
Les regardent souffrir et s'en lavent les mains.

DIANE

Ce qu'ils veulent de toi, Vénus, on le devine,
C'est ta bouche de pourpre et c'est ta chair divine
Qui répand un parfum suave dans l'éther.

PALLAS

Mais déesse, crois-moi, résiste à Jupiter.

DIANE

Il te veut aujourd'hui marier toute vive, —

PALLAS

Mais, trompant ses cruels desseins, quoi qu'il arrive,
N'accepte pas son ordre avec docilité.

DIANE

Et ne te livre pas à la brutalité
D'un mortel ou d'un dieu.

PALLAS

Car c'est la même chose.

DIANE

Non, garde ton front pur et ta bouche de rose.

PALLAS

Et laisse aux animaux tous les vils appétits,
Avec le soin grossier d'allaiter des petits.

DIANE

Ah ! qu'un plus noble orgueil te pare et te décore !

PALLAS

Fi ! le beau plaisir, fraîche et caressée encore
Par la source où ta lèvre indocile aura bu,
De sentir sur ta bouche un visage barbu !

LE FORGERON

Diane

Fais comme moi. Courir dans les forêts profondes,
Au milieu d'un troupeau de filles vagabondes ;
Essuyer au matin les soleils aveuglants ;
Voir tomber sous mes traits des animaux sanglants ;
Entendre se mêler dans l'éclat des aurores
Les aboiements des chiens au cri des cors sonores ;
Puis, dans l'ombre furtive, au milieu des roseaux,
Quand j'ai lavé mes bras dans ses tremblantes eaux,
M'endormir aux chansons d'un fleuve, sur la berge,
Et savourer la joie immense d'être vierge,
C'est ma vie, ô douceur ! Courir seule en avant,
Sentir mon sein glacé par le baiser du vent ;
Enfin me coucher, lasse, après ma longue course,
Téter sauvagement la mamelle d'une ourse
Et me rassasier de son lait que je bois
Me plaît ; je vis mêlée avec l'horreur des bois
Et toujours mon grand Arc, parmi les feuilles sèches,
Au but que j'ai choisi fait s'envoler mes flèches,
Car Vulcain de Lemnos, l'ouvrier diligent,
Sur sa pesante enclume en a courbé l'argent.

Pallas

Pour moi, c'est aux combats affreux que je m'élance.
Le casque resplendit sur mon front ; j'ai ma lance,
Et je me jette, ayant la rage dans mon flanc,
Au sein d'un tourbillon de carnage et de sang,
Et je vois sous mes coups, dévorés de brûlures,
Les héros sur le sol traîner leurs chevelures.
Derrière moi, des cris de rage, un long sanglot
S'éteignent ; quelquefois l'airain d'un javelot
Fendant les airs, m'effleure avec sa dent vorace ;
Mais qui pourrait trouer ma brillante Cuirasse ?
Elle brave la hache et brise le couteau ;
Vulcain l'a façonnée avec son lourd marteau ;
Elle est d'or et d'airain et d'argent, et se ploie
Quand je marche, et parmi ses écailles flamboie,
Éclairant de ses feux le sang que je répands,
La Gorgone hideuse aux cheveux de serpents.
Ma sœur, viens où la claire épée éclate et brille !
Ou bien, sois ouvrière avec moi. Prends l'aiguille
Et jette sur la toile, en riantes couleurs
Un grand triomphe heureux d'animaux et de fleurs.

DIANE

Mais ne souffre jamais, reine, que ton front pâle
Rougisse humilié, sous le baiser d'un mâle !

PALLAS

Homme ou dieu, c'est toujours l'imbécile vainqueur
Dont le stupide orgueil nous blesse.

DIANE

Notre cœur
Se repent d'accueillir un tel hôte incommode.

PALLAS

On en souffre.

DIANE

Et d'ailleurs ce n'en est plus la mode.

PALLAS

La chasteté, crois-nous, dans nos cœurs indomptés
Éveille incessamment d'étranges voluptés
Qui, pleines de douceurs et pleines d'amertume,
Ont des retours auxquels notre corps s'accoutume.

DIANE

Et quand on a connu ces doux raffinements,
On n'a plus d'appétit pour les grossiers tourments, —

PALLAS

Et l'on n'est plus pareille à ces bêtes sauvages
Qui, dans les antres sourds ou le long des rivages,
Hurlent de désirs fous à la chute du jour.

DIANE

O Vénus, entends-nous !

VÉNUS

Je vous entends. L'amour

Offre d'humbles plaisirs qui ne sont pas les vôtres.
A merveille. Mais n'en dégoûtez pas les autres.

PALLAS

Va, leurs discours flatteurs d'amant ou de mari,
Comme le sombre hiver, par la bise meurtri,
Sur les feuilles des bois met sa fauve rouillure,
Aboutissent, en somme, à la pire souillure.

VÉNUS

Cette souillure, c'est l'universel baiser!
C'est le souffle par qui tout se laisse embraser,
Le mien! Le feu par qui tout brûle, c'est mon âme!
Je suis désir, amour, baiser, délire, flamme,
Et l'hymne triomphal des baisers infinis,
Le murmure des bois, ce que chantent les nids,
C'est moi. Pour le bonheur que vous dites suprême
Je ne puis pourtant pas me renier moi-même.
Dans l'éblouissement des choses je me vois,
Et toute chair s'éveille à mon souffle. A ma voix.

L'hymen des flots sourit dans la mer gémissante
Et je ne prétends pas être plus innocente
Que les oiseaux charmés dans les nids querelleurs
Et que les lions, ni plus chaste que les fleurs!

DIANE

Sois donc, puisqu'il le faut, la grande âme des choses, —

PALLAS

Mais ne t'enivre pas, toi-même, de tes roses!

DIANE

Dis avec nous, fuyant la serre du vautour:
Protège-nous, froideur! neige glacée!

VÉNUS

Amour!

PALLAS, à Diane.

Viens, ma sœur. Nous l'avons avertie et priée.

DIANE

En vain.

PALLAS

Elle sera tout à fait mariée. —

DIANE

Et les astres des cieux, mystérieux témoins,
Compteront sur l'Olympe une vierge de moins.

PALLAS

Rien ne peut la sauver du triste épithalame.

DIANE, à Vénus.

Je le vois bien, tu veux aimer.

VÉNUS

Comme une femme !

DIANE et PALLAS sortent.

VÉNUS

Un mari ! Ce seul mot me cause de l'effroi.

Entre JUPITER.

Qui donc choisir parmi ces Dieux ?

JUPITER

Pourquoi pas moi,

O Vénus ? Car j'envie en ses métamorphoses
Le flot silencieux qui baisa tes pieds roses,
Et le premier de tous, quand près de nous tu vins,
Je fus pris et vaincu par tes charmes divins.
Choisis-moi. Tu pourras, triomphant dans la gloire,
T'asseoir à mes côtés sur un trône d'ivoire.
Alors tu régneras, car tel est mon dessein,
Et docile, admirant la blancheur de ton sein,
Je mettrai sur ton front, chanté dans les poèmes,
Les éblouissements de tous les diadèmes.

VÉNUS

Bon. Mais dans ce discours, je n'entends pas le nom
De Junon. S'il te plaît, que fais-tu de Junon ?

JUPITER

Eh ! qu'importe Junon ! Dans mes souvenirs vagues,
Un flot d'épouses, plus nombreuses que les vagues,
Se pressent, et fuyant avec un front pâli,
S'effacent au lointain dans la nuit de l'oubli,
Comme un long chœur dansant que mène Terpsichore;
Et c'est à peine si je me rappelle encore
Latone, Sémélé, Thrace, Maïa, Pluto,
Cérès, Léda, Pyrrha, Néère, Callisto,
Eurynome, Elara, Thymbris, Rhéné, Dione,
Carmé, Protogénie, Himalie, Hésione,
Danaé, Cambysé, Métis, Mœra, Dia,
Electre, Euryméduse, Astéropé, Thia,
Et mille autres, qu'avec des regards favorables
J'endormis tour à tour dans mes bras vénérables.

VÉNUS

Quoi ! te rappelles-tu vraiment si peu de noms
D'amantes, sur ce fier Olympe où nous trônons ?
Cherche dans ton esprit des formes échappées :
Naïades aux fronts bleus, Dryades et Napées,

Charmeuses de serpents, rebelles aux venins.
Mais tu n'as pas fini des êtres féminins,
Et dans les grottes d'or où sont les stalactites,
D'autres déesses, il est vrai toutes petites,
Arrêteront encor ton caprice goulu.
Elles te serviront, quand tu l'auras voulu.
Puis les noms oubliés de tes bonnes fortunes
Iront s'évanouir parmi les vieilles lunes,
Et plus tard, quand le temps rapide aura marché,
On y joindra Vénus, par-dessus le marché.
Oui, Vénus, diras-tu, ne fut pas inhumaine;
J'ai connu quelque part cette anadyomène!
D'autres vierges alors te feront délirer;
Tu les illustreras, et moi, pour éclairer
Ces nobles jeux, tandis que tomberont leurs voiles,
Si tu veux, je tiendrai dans mes mains des étoiles!
Et je serai d'abord ta servante, puis rien.

JUPITER

En effet, dans la nuit du ciel aérien
Mes amantes ont fui, blanchissantes cohortes,
Comme dans l'ouragan s'en vont les feuilles mortes;

Et Junon, dont Hébé peigne les beaux cheveux,
N'est pour moi rien de plus qu'elles, si je le veux.
Tout est à moi, les pleurs, les baisers, les caresses,
Les fureurs, les espoirs, les femmes, les déesses,
La faunesse des prés, la nymphe dans les bois,
La naïade qui pleure avec sa douce voix,
Et tout ce qu'a porté la terre, auguste aïeule.
Mais sois à moi, Vénus, et je t'aimerai seule,
Et je serai docile et doux entre tes bras,
Comme un lion captif que tu caresseras.
Et près de moi, buvant à ma coupe, en nos fêtes,
Tu poseras ton pied céleste sur les têtes
Des grands rois de l'Olympe, à vaincre habitués.

VÉNUS

Non. Les vrais rois sont morts, et tu les as tués.

JUPITER

La Souveraineté sainte me verse à boire
Dans un vertige heureux de carnage et de gloire ;

Mon désir est le Bien ; ce que je ne veux pas
Est le Mal, et j'entends des lyres sur mes pas.
La Loi naît dans mon front; mon caprice est la Règle.
O Vénus! choisis-moi.

VÉNUS

J'entends. Prenez mon aigle!
Non. Tes splendeurs n'ont rien que je puisse envier.
Crois-moi, j'aimerais mieux, Jupiter, un bouvier,
Ou quelque noir brigand, sur les routes peu sûres
Arrachant des joyaux dans le sang des blessures,
Que toi, voleur de trône et brigand couronné,
D'un éblouissement horrible environné,
Et qui te réjouis de la misère humaine.
O mes aieux! Japet! Hypérion! Clymène!
L'homme était encore libre et pur de votre temps
Et faisait alliance avec les Dieux Titans,
Et l'on ne voyait pas de vile cicatrice
Meurtrir le sein fécond de sa mère nourrice.
Les plaines, les forêts, où la nature a mis
Son âme, l'accueillaient. Ils étaient ses amis.

Exilé maintenant, sans guide et sans poète,
Il erre, stupéfait, sur la terre muette.

JUPITER

Qu'importent les soucis de l'homme ténébreux,
Pourvu que je triomphe et que je sois heureux!
Ah! ne profère pas d'inutiles injures.
C'est toi qui régneras, pourvu que tu me jures
De me donner tes yeux où brille un diamant,
Et nous respirerons avec ravissement
La douce odeur que fait monter aux cieux sublimes
En brûlant sur le feu, la graisse des victimes,
Et pour nous le nectar ne sera pas amer.
Viens avec moi, Titane, ô fille de la mer!
J'ai tout vaincu; la Mort est ma blanche servante;
Partout devant mes yeux tressaille l'épouvante,
Et par le seul effort de ma réflexion,
Tantale, Salmonée et le triste Ixion
Subissent leurs tourments, car l'enfer est docile.
Torturés et pensifs sous les monts de Sicile,
Tes anciens Dieux, tandis qu'ici nous triomphons,
Songent, emprisonnés dans les gouffres profonds.

Prométhée est captif, là-bas, sur le Caucase.
Il prophétise en vain, dans son horrible extase,
Et tourmente le vol des sombres ouragans
Par sa plainte farouche et ses cris arrogants ;
Mais toujours, déchirant cette vivante proie,
Le vautour lui dévore et lui mange le foie.
Moi, pour exécuter mon ordre souverain,
J'ai la Foudre, qui hurle avec un bruit d'airain.
C'est ma compagne ; elle est avec moi sur le faîte,
Et c'est mon fils, le dieu de Lemnos, qui l'a faite.
C'est Vulcain même, et j'ai par elle, tour à tour,
Vaincu mes ennemis. Tous.

VÉNUS

Excepté l'Amour !
Maître, ton chien ailé parmi les feux aboie,
Et les Olympiens en rugissent de joie ;
Mais ayant les brillants éclairs pour messagers,
Vous n'êtes que des Dieux fuyants et passagers ;
Car un héros bravant ta haine souffletée,
Un jour délivrera le divin Prométhée

Déchiré par tes fils plus cruels que des loups,
Et de sa main sanglante arrachera les clous.
Jupiter, — sois modeste, il faut bien t'y résoudre, —
L'homme tremblant et nu fera taire la foudre.
Alors, peu soucieux de tes frêles appuis,
Il noiera le tonnerre étonné, dans un puits,
Et les hommes riront de toi, qui les opprimes.
Et lorsque tous les cieux seront las de tes crimes
Et que tu feras honte à la clarté du jour,
Un dieu va naître, un dieu de douceur et d'amour,
Qui sur eux étendant ses deux mains adorables,
Apportera la paix à tous les misérables,
Et qui, pour les guérir de leur cruel tourment,
Dira de sa voix douce : Aimez-vous seulement.
Alors, sentant mourir ton âme consumée,
Tu pourrais voir tes Dieux se dissoudre en fumée,
Et tu disparaîtras devant l'homme ébloui,
Pâle fantôme dans la brume évanoui ;
Et voilà ce que moi, Vénus, je prophétise.

JUPITER.

Pauvre chevrette, mords les branches du cytise,

Mais n'use pas tes dents contre mon sceptre d'or.
Tes aïeux abolis, tu les pleures encor;
Donc, je te le permets, roi sage et tutélaire,
Plains ceux qui sont tombés sous ma juste colère.
Mais va, tu peux m'aimer sans crime et sans remords;
Je suis le roi de tous les Dieux.

VÉNUS

Les Dieux sont morts!

Ils sortent.

SCÈNE QUATRIÈME

Même palais. Une chambre surmontée d'un plafond sphérique fait d'écailles de tortues, sur lesquels tournent et se meuvent les images d'or des constellations. Les murs sont une mosaïque de saphir et de lapis, avec des fleurs de corail rose. Petites fenêtres étroites treillissées d'or, où grimpent des fleurs. Sur le pavé en mosaïque d'or est jeté un tapis brodé par la déesse Istâr. Entre Vénus, recueillie, en proie à ses réflexions.

VÉNUS

Quel est donc ce Vulcain farouche
Que nomme en vain ma bouche
Et qui semble plutôt un ouvrier qu'un dieu?
Il façonna la Coupe et la Lyre invincible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

S'il me fuit, moi que tout adore,
Suis-je Vénus encore?
Triomphante, et le front baigné par le ciel bleu,
J'ai foulé vainement l'Olympe inaccessible.
Pourquoi reste-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

Tous les Rois, que l'orgueil rassure,
Ont baisé ma chaussure,
Et contempler mes lys est leur unique vœu.
Lui se cache à mes yeux, noir dans sa forge horrible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

Je veux faire pâlir la braise
De sa rouge fournaise.
Je veux voir à mes pieds tremblant, fût-ce par jeu,
Celui qui pour Diane a courbé l'Arc flexible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

Vulcain forgea l'ardente Foudre
Qui réduit tout en poudre.
Il façonna le char du Soleil, dont l'essieu
De mille diamants sème le ciel paisible.
Pourquoi reste-t-il invisible ?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu ?

O mer, dont le flot joue et brille,
Murmure avec ta fille !
Avoir pris et conquis tous les Dieux, c'est trop peu,
Alors qu'un seul demeure à ma gloire insensible.
Pourquoi reste-t-il invisible ?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu ?

La curiosité m'obsède et sa piqûre
Me tourmente.

Entre MERCURE.

MERCURE

Vénus, belle reine, —

VÉNUS

Ah! Mercure,

C'est toi!

MERCURE

Puisqu'aussi bien ton visage m'a ri,
Je viens au fait. Je veux devenir ton mari.
Ne me refuse pas. Car si tu me refuses,
Pleurer, silencieux, dans les ombres confuses,
Tel est le sort cruel où je me réduirai.

VÉNUS

Je veux voir Vulcain.

MERCURE, désappointé.

Ah!

Prenant son parti.

Soit. Je te conduirai

Chez lui.

VÉNUS

Sans retard.

MERCURE

Oui. Je venais, à vrai dire,
Pour autre chose. Pour te conter mon martyre
Et te séduire avec le charme de la voix.
Mais bah ! je le ferai de même une autre fois.

VÉNUS

Je veux voir Vulcain.

MERCURE

Bon. Je sais comme l'on entre
Chez ce fauve, et je puis te mener dans son antre.
Je ne suis pas jaloux. Si je l'étais jamais,
On saurait sur ce point ce que je pense; mais
Je ne le suis pas. Car, certes, j'ai l'âme tendre,
Mais, en tant qu'immortel j'ai le loisir d'attendre.
Et, dans l'interminable et vaste corridor
Comme c'est moi qui guide, avec ma verge d'or,
Les âmes en enfer, vers les deuils ou les fêtes,
J'ai pu savoir comment ces bêtes-là sont faites.

VÉNUS

Partons vite. Allons voir le forgeron hideux.

MERCURE

Volontiers. Je ne suis pas jaloux. De nous deux
Naîtra, — la chose fut depuis longtemps prédite, —
Un fils qui portera le nom d'Hermaphrodite
Et qui sera pareil à nous deux, car ce fils
Ne fera qu'un avec la nymphe Salmacis.
Or, il ne naîtra pas, du moins je le suppose,
Sans que nous ayons fait pour cela quelque chose ;
Car le puissant Désir est maître, et nous régit.

VÉNUS

Pour l'instant ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

MERCURE

Partons. Comme j'avais deviné ton idée,
Les Grâces à Lemnos t'ont déjà précédée,
Et tu les trouveras là-bas, pour te servir.
L'Air, ainsi qu'un amant, brûle de te ravir,

Et Zéphyr, qui t'appelle, en tressaille de joie.
Jupiter, s'il te cherche, ô noble et douce proie,
Dans ce palais d'or, sur le mont divin perché,
Ne te trouvera plus. Je n'en suis pas fâché
Les ailes que le vent caresse avec extase
A mes talons, ainsi qu'à mon brillant pétase,
Et par qui mes désirs ne sont jamais déçus,
Me suffiront très bien pour voler au-dessus
De la terre, où l'on voit les berceaux et les tombes.
Mais qu'attellerons-nous à ton char?

VÉNUS

Des colombes!

Ils sortent.

SCÈNE CINQUIÈME

Dans l'île de Lemnos, chez Vulcain. Une salle, tout entière en basalte noir, avec deux pilastres carrés, ornés de clous d'or. Sur l'une des parois du mur, s'ouvre dans l'épaisseur du basalte une très grande excavation ogivale. Là est placé le trône, en cuivre rouge, dont le haut du dossier est circulaire, et sur lequel est jetée une peau d'ours noir. Sur un chevalet se dresse un grand miroir d'airain. Entrent les GRACES.

EUPHROSYNE

Nous, les Grâces, mêlons nos âmes et nos voix.

AGLAÉ

Donc, elle va venir, la grande inspiratrice.
Elle viendra sourire aux travaux que je vois,
Elle, la créatrice et la génératrice.

THALIE

La vierge aux tresses d'or, enchantement des Rois,
L'héroïque Vénus posera sur l'enclume
Et sur les lourds marteaux la blancheur de ses doigts.

EUPHROSYNE

Son limpide regard dissipera la brume
Et se réjouira de voir le dur métal
Rougir, transfiguré, dans le feu qui s'allume.

THALIE

Car celle dont la mer fut le berceau natal
Porte dans sa prunelle adorable et sacrée
Tout l'éblouissement du ciel oriental.

EUPHROSYNE

Elle est l'épouvantail de la mort exécrée.
Son cœur approuvera l'ouvrier diligent,
Puisque, sans elle, rien ne vit et ne se crée.

AGLAÉ

Esprit mystérieux, pareil au flot changeant,
Elle est présente aussi dans la métamorphose
Qui fait briller d'éclairs nouveaux l'or et l'argent.

EUPHROSYNE

Elle est le divin souffle et l'immortelle Cause
Et se reconnaîtra chez le grand Ouvrier.
La fournaise est pareille à ses lèvres de rose.

AGLAÉ

C'est elle qui fait naître et grandir le laurier,
Et le travail ardu, qui cherche et qui s'obstine,
Est par elle vainqueur de l'oubli meurtrier.

THALIE

Nous, cependant, ainsi que sur les fleurs butine
L'abeille, dans le riche et flamboyant trésor
Allons choisir les dons que Vulcain lui destine, —

AGLAÉ

Car elle va venir, la déesse au front d'or!

Elles sortent. Entre MERCURE, guidant VÉNUS, à laquelle il montre, sans rien dire, la demeure du dieu du feu. Puis il sort et la laisse seule. Aussitôt entre VULCAIN. En voyant la déesse, il est saisi d'une admiration, comme mêlée de terreur.

VULCAIN

Vénus !

VÉNUS

Qu'es-tu donc, toi qui restes seul ? Quel crime
T'emprisonne, muet, au fond d'un noir abîme?
Pourquoi ne te voit-on jamais ? Sous quel affront
S'augmente la pâleur sinistre de ton front ?
Que forges-tu, caché dans les noires ténèbres
D'où jusqu'aux vastes cieux montent des bruits funèbres?
Pourquoi, toujours courbé dans ce lieu souterrain,
N'entres-tu plus jamais dans le palais d'airain
Que tu dressas jadis, comme un chasseur ses toiles,
Sur l'Olympe, avec ses grands murs semés d'étoiles?

Pourquoi fuis-tu les monts, les bois, la douce fleur,
Et pourquoi cherches-tu l'ombre, comme un voleur
Ou comme un chien broyant un os dans sa mâchoire?

VULCAIN

Vierge qui sur mon seuil poses tes pieds d'ivoire,
Chaste déesse au front charmant et vénéré,
Assieds-toi sur mon trône et je te parlerai.

Vénus s'assied sur le trône.

VÉNUS

Je t'écoute. Dis-moi ton aventure sombre.

VULCAIN

Oui, je suis l'exilé de la nuit et de l'ombre,
Et je m'ensevelis dans un morne tombeau.
Pourquoi ? C'est que mordu par le désir du beau,
Par l'invincible amour de la sainte harmonie,
O Vénus, créatrice et mère du génie,
Je respire la flamme au souffle meurtrier,
Et travaille l'airain, comme un bon ouvrier,

Dans ma forge pareille à la grenade mûre,
Toujours seul, car je fuis l'inutile murmure
Et la stupidité du vulgaire odieux,
Qu'on rencontre partout, même parmi les Dieux.

VÉNUS

Aux chants de la cithare et de la poésie
N'as-tu jamais goûté auprès d'eux l'ambroisie,
En savourant, avec ces Dieux aimés des cieux,
Le nectar, qui ruisselle en flots délicieux?
Dis-moi, n'as-tu jamais connu leur joie énorme?

VULCAIN

Je suis affreux, je suis boiteux, je suis difforme,
Sombre géant velu comme l'ours dans les bois,
Et les fauves lions auraient peur de ma voix.
Mais toi, qui juges tout dans ton âme rebelle,
O Vénus, tu verras que ma pensée est belle.
Les Rois heureux ont les festins; moi, j'ai le feu
Il est la vie, il est plus que moi, qui suis dieu.

A nous deux, car il est mon fidèle complice,
Infligeant aux brillants métaux un dur supplice,
Nous les martyrisons, nous les transfigurons.
Nous sommes, ô clarté! les hardis forgerons.
Oui, le front assourdi par d'affreux bruits sonores,
Courbé sur une flamme où naissent des aurores,
Je torture et je fais plier les durs métaux
Avec la pince ardente et sous les lourds marteaux.
Autour de moi les grands soufflets soufflent d'eux-mêmes;
Le feu met ses lueurs sur les murailles blêmes;
Et je frappe à grands coups sur l'enclume, léché
Par la flamme, au-dessus des fournaises penché,
Tandis que sur mes bras et jusqu'à mes aisselles
Crépitent follement des gerbes d'étincelles.
Puis enfin je repose, éblouissant doreur,
Mes yeux ivres d'orgueil, de fumée et d'horreur.
Alors dans le feu pur sous mes mains sont écloses
Mystérieusement les œuvres et les choses.
Je les achève sous le jour de l'atelier;
Je soumets l'ornement au rhythme régulier :
Avec tous les outils, esclaves de mon zèle,
Je repousse l'airain, je lime, je cisèle,

Je grave, curieux, ardent, inassouvi,
Seul avec mon cerveau plein d'images, servi
Par des figures d'or que j'ai faites moi-même.
Le métal fulgurant chante comme un poème :
Il est devenu lyre où dort un chant divin,
Armure, coupe offerte à la gloire du vin,
Sceptre, épée aux brillants éclairs, de sang avide,
Tonnerre qui de bruit emplira le ciel vide,
Barque d'or où des Dieux seront les matelots,
Trident qui de la mer soulèvera les flots,
Et lourds trépieds, marchant tout seuls avec des roues.
J'ai ciselé le flot tranquille où tu te joues
Sur les boucliers d'or où, parmi les frissons
Du métal, j'ai montré les travaux, les moissons,
La guerre, et le berger pensif, joueur de flûte.

Vénus

Mais lorsqu'à la fin, las et meurtri de la lutte,
Fou, tu rougis, pareil à ton brasier fumant,
Dis, ne serais-tu pas délicieusement

Rafraîchi, dans ton cœur où saigne une blessure,
Si vers toi quelque vierge à la belle chaussure
Penchée et souriante et pliant le genou,
Essuyait la sueur qui perle sur ton cou:
Et sur ton front, meurtri des baisers de la flamme,
Posait timidement, légère comme une âme,
Sa douce chevelure et son front parfumé?

Vulcain

Qui m'aimerait, moi qui ne fus jamais aimé?
Je pense avec tristesse à mon enfance amère.
Car haï par mon père, hélas! et par ma mère,
Tous les deux, — tu sauras mes peines, il le faut, —
M'ont, chacun à son tour, précipité du haut
De l'Olympe, à travers l'horreur des cieux splendides.
Une première fois, les blanches Néréides
M'ont recueilli, tremblant, et la seconde fois,
Je tombai dans cette île affreuse, où tu me vois.
Plus tard, lorsque j'osai, comme un chevreau qui grimpe,
Jusqu'au royal festin remonter sur l'Olympe,

Les Dieux raillaient ma force et mon cou de taureau,
Et là, je fus d'abord victime, puis bourreau.
Cette main, grâce à leur colère ensanglantée,
A cloué sur le roc infâme, Prométhée.
Oui, moi son tourmenteur, j'ai vu des pleurs luisant
Dans les célestes yeux du Titan bienfaisant,
De ce martyrisé qu'avec orgueil tu nommes,
Et j'ai juré d'aimer ceux qu'il aimait : les hommes !
Car je les vis tremblants, tristes, ayant si peu
De joie, et j'inventai pour eux les arts du feu.
Reine, c'est grâce à moi d'abord que la charrue,
Mère du pain, leur est comme en rêve apparue.
C'est grâce à moi qu'ils ont sorti des feux ardents
Les vases dont le flanc se courbe, les tridents,
Et la griffe d'airain, qui sert aux lavandières
Pour pendre les habits, et les vastes chaudières.
Déjà leurs yeux ravis ont oublié les maux.
Guerriers, ils ont sur leurs armures des émaux
Et de joyeux lézards faisant traîner leurs queues
Frétillantes, parmi les cannelures bleues.
Mais toujours les potiers au travail diligent,
Toujours les forgerons de l'or et de l'argent,

Penchés sur le métal en fusion qui coule,
Éviteront les vains murmures de la foule
Et, muets, noirs, hideux, pensifs, travailleront
A bien pétrir l'image éclose dans leur front,
Armés par leur fierté contre le vil outrage.

VÉNUS

Oui, je le comprends, ta beauté, c'est ton ouvrage!
Tu fais voir, moisson née entre tes doigts velus,
Tes fleurs d'or, et tu n'as rien à dire de plus
Pour châtier les froids mépris et l'insolence.
Mais, moi, j'ai quelque droit de haïr ton silence
Et ton brillant renom si fièrement acquis.

Vénus descend du trône et s'approche de Vulcain.

VULCAIN

Toi, déesse!

VÉNUS

A l'instant céleste où je naquis,

Splendide, et secouant sur la mer apaisée
Ma chevelure d'or par le zéphyr baisée,
Inépuisable orgueil des flots mélodieux;
Lorsque mon sein de vierge apparut, tous les Dieux
Étaient venus, et tous ils trouvèrent d'étranges
Paroles et, pour me célébrer, des louanges
S'envolant fièrement dans les cieux éperdus,
Et des mots qu'on n'avait pas encore entendus.
Mais toi seul, tu restas muet, quand leur farouche
Désir louait ainsi la pourpre de ma bouche
Et mes yeux dont la flamme heureuse étincela.
Ou plutôt, je crois bien que tu n'étais pas là,
Et que tu n'as pas vu, courbé sur ton enclume,
Cypris jaillir des flots et de la blanche écume!

VULCAIN

Si, j'étais là, divine! admirant les accords
De ton harmonieux visage et de ton corps,
Et tes yeux étoilés où tient le ciel nocturne,
Et tes bras arrondis comme des anses d'urne,

Et ta hanche flexible avec son pur dessin,
Et ce bouton rosé, la rougeur de ton sein.
Mais je me taisais, sœur des ardentes corolles !
Je ne suis pas de ceux qui disent des paroles,
Et je ne savais pas en quels mots te prier.
Mais je voulus, étant le tenace ouvrier,
À qui les vains discours semblent fous et risibles,
Offrir à ta beauté des louanges visibles.
J'ai voulu, ciselant la lumière et le jour,
Que l'Or te dît pour moi des paroles d'amour,
Qu'il célébrât ton front, ta bouche et ta narine,
Et ton ventre poli par la vague marine,
Qu'il chantât, mieux que la cithare, ton pouvoir,
Et j'inventai pour toi les Joyaux.

VÉNUS

Fais-les voir !

VULCAIN

Reine vierge aux yeux noirs, les Grâces, tes servantes,
Viennent, portant le coffre où sont les fleurs vivantes.

Puis, de leurs doigts de rose, elles t'en pareront
Avec joie, et tandis qu'elles s'empareront
De toutes les blancheurs dont ta gloire suprême
Est composée, afin que tu puisses toi-même
Admirer l'art vaincu par ton front souverain,

Il montre à Vénus un grand miroir.

Tu te regarderas dans ce miroir d'airain.

Entrent les GRACES, portant le riche coffret dans lequel sont enfermés les présents de Vulcain. Elles en tirent un à un les joyaux et, à mesure qu'elles les nomment, elles en parent avec vénération la déesse.

AGLAÉ

Ce que nous attachons sur ton front, cet emblème
De la victoire, c'est le sacré Diadème.
Ce signe décisif et que rien ne dément,
Atteste le pouvoir et le commandement,
Et montre, pour charmer l'humanité craintive,
Les liens où tu tiens la grande Nuit captive.

THALIE

La flexible chaînette a lié par ses bouts
Ces plaques figurant des têtes de hibous: —

EUPHROSYNE

Plus bas, un autre rang met des feuilles de saule
Tout près de tes yeux noirs, —

THALIE

Et jusqu'à ton épaule
Tombe la pendeloque, impérieusement.

EUPHROSYNE

Vois !

VÉNUS se regardant au miroir.

Le Diadème! Oh! quel éblouissement!

AGLAÉ

Tes Colliers.

EUPHROSYNE

Celui-ci, fait de boules d'or creuses,
Sonne et frissonne, —

AGLAÉ

Car ces perles amoureuses
Sonnant dedans, le bruit de leurs petits sanglots
Imite la chanson folâtre des grelots.

THALIE

Celui-là qui frémit, tandis que tu le touches,
Semble vivre.

AGLAÉ

Il est fait d'un rang pressé de mouches.

THALIE

Mouches d'or, on a peur que vous vous envoliez
Parmi la chair de neige.

VÉNUS

Oh! les divins Colliers!

EUPHROSYNE

Ces colombes d'argent, toutes blanches, sans nulles
Taches, qui doucement boivent à des urnules
D'or, s'ouvrant à leur bec de rose, et d'où par un
Art merveilleux, s'enfuit goutte à goutte un parfum,
Sont tes riches Pendants d'Oreilles, où se joue
Un rayon clair.

VÉNUS

Ah! ces colombes sur ma joue!
De ton souffle, zéphyr léger, caresse-les!

THALIE

Nous attachons sur tes bras purs les Bracelets.

EUPHROSYNE

Les uns sont des serpents roulés, dont les nœuds courent
En replis onduleux sur ta chair, et l'entourent; —

AGLAÉ

Celui-ci fait briller sa turquoise, au milieu
D'une rosace d'or qui semble tout en feu,
Où l'ornement léger dans sa grâce foisonne
Comme des fleurs, et qu'un double cercle emprisonne.

THALIE

Ceux-là sur tes poignets, d'un curieux travail,
Sont des sphinx affrontés, mêlés d'or et d'émail.

AGLAÉ

Et cet autre, courbé sur ton bras de naïade,
Est fait de perles d'or, de turquoise et de jade, —

THALIE

Et fait en même temps briller parmi tes lys
Des lueurs de coraux sanglants et de lapis.

VÉNUS

Ainsi la mer frissonne avec toutes ses vagues!

EUPHROSYNE

O déesse, à présent, nous te mettons les Bagues, —

THALIE

Afin qu'en remuant ta main blanche et tes doigts,
Tu puisses resplendir, ainsi que tu le dois.

EUPHROSYNE

Pour faire ces anneaux, l'industrieux artiste
Creusa profondément le jaspe et l'améthyste,—

AGLAÉ

Ou courba les métaux qui, de feux arrosés,
Avec un doux orgueil baisent tes doigts rosés.

VÉNUS, extasiée.

Triomphe de la femme, ornements, pierreries!
O gemmes, diamants, joyaux, flammes fleuries!
Tant que nos cheveux d'or et nos yeux brilleront,
Vous chanterez ainsi la gloire d'un beau front

Et nos bras et nos cous de neige et tous nos charmes
Et vous serez toujours mon trésor et mes armes,
Et l'amour et la joie immense du ciel bleu.

Les GRACES sortent.

Merci. Vulcain, merci, brillant dompteur du feu,
Qui se tord sous tes doigts, ainsi qu'une couleuvre.

VULCAIN

Ceci n'est rien. Viens voir à présent le chef-d'œuvre
Que j'ai cherché longtemps dans mon âme de roi,
Le seul divin, le seul qui soit digne de toi,
Le joyau radieux qui sur ta belle gorge
Répandra ses lueurs d'astre. Viens dans ma forge!
Les Dieux y sont déjà, soucieux en effet
De mon labeur, voulant savoir ce que j'ai fait
Pour effacer encore mes ouvrages sans nombre.
Ils verront la merveille, et quelque projet sombre
Que tentent de nourrir leurs cœurs insidieux,
Tous adoreront ta royauté.

Ils sortent.

SCÈNE SIXIÈME

La chambre où Vulcain range ses ouvrages, et qui s'ouvre sur la cour où est la forge. Elle est toute revêtue de plaques en cuivre rouge, retenues par des clous de fer brillant. Au fond, on aperçoit, ruisselant comme une mer, les métaux en fusion. Par moments de grandes flammes rouges font étinceler tous les clous d'escarboucle.

Du côté de la cour se dressent des colonnes d'or rouge aux chapiteaux de rubis, posées sur des bases de fer. Le long des murs, des statues, des chars, des trépieds, des boucliers, des bijoux attachés aux colonnes. Sur des coffres et par terre des fouillis d'escarboucles et de pierres précieuses.

Tous les Dieux sont debout, attentifs et inquiets. — Devant eux se détache le groupe des Graces, qui tiennent la Ceinture, merveilleux ouvrage du Forgeron. Dès que paraît Vénus, amenée par Vulcain, les Graces s'empressent, et la parent de l'héroïque Ceinture.

Vulcain

Salut, Dieux !
Cela, c'est l'immortelle et splendide Ceinture
Où tiendront les baisers sacrés de la Nature,

Tous les espoirs, tous les désirs, tous les tourments,
L'extase et la douleur et les ravissements,
Ce qui fait s'entr'ouvrir les fleurs, courir la sève,
L'amertume de vivre et la douceur du rêve
Et tout ce que l'Amour promet à son festin.
Car ainsi l'a voulu l'immuable Destin,
Et c'est par son pouvoir que Vénus de Cythère
Dominera sur vous et sur toute la terre.

EUPHROSYNE

La Ceinture, livrée à l'aile des zéphyrs,
Est comme un clair tissu de perles, de saphirs,
D'améthystes, sur un treillage d'or, qu'embrase
La calcédoine et la mourante chrysoprase.

AGLAÉ

Elle est l'enchantement et le signe.

THALIE

Au milieu
De sa rosace d'or est un diamant bleu
Qui pareil au grand ciel, fait baisser vos paupières.

AGLAÉ

Autour du diamant s'étagent les sept pierres.

THALIE

Sept pendeloques sur le flanc pur de Cypris
Mêlent l'aigue-marine et le fluide iris.

EUPHROSYNE

Et la rosace a pour soutiens, douce et fatale,
Deux oiseaux transparents, deux colombes d'opale
Dont les yeux enflammés sont des diamants noirs, —

THALIE

Pour montrer que Vénus est la reine des soirs.

VULCAIN

Et la riche Ceinture est sa gloire éternelle.

JUPITER, *à Vénus.*

Oui, charmeresse, nous t'adorerons en elle

Qui baigne de rayons ta blancheur sans défaut;
Tu régneras et tu vaincras, puisqu'il le faut.
Mais nous t'avons longtemps cherchée entre tes villes
De Cythère, et parmi les verdoyantes îles
D'où la colombe vers l'azur prend son essor.
Nous te trouvons enfin dans ces cavernes d'or
Où le soufflet gémit comme un chien qui va mordre,
Et le temps est venu d'obéir à mon ordre.
Car le Soir, qui fait nos regards s'extasier,
S'est couché, palpitant, dans son rouge brasier;
Déjà la grande Nuit, échevelée et nue,
Laisse traîner là-haut ses voiles sur la nue,
Et descend sur le Pinde et sur le Cithéron.
Qui prends-tu pour mari, Vénus?

VÉNUS

Le Forgeron!

VULCAIN

Donc le Travail, qui montre une âpre cicatrice,
Épouse avec amour la Force créatrice.

Malgré la nuit qui dort en ses replis hideux,
Ils aviveront la lumière, et tous les deux,
Ils sauront avec une ardeur inassouvie,
Créer la vie et les images de la vie.
Et maintenant héros, poètes, ouvriers,
Hommes mortels, ô vous qui vous enivriez
D'espoir, pâle troupeau courbé sur tes misères,
Épouvanté, rongé de crimes et d'ulcères,
Qui, n'oubliant jamais le but essentiel,
Restes grand, malgré tout, par l'appétit du ciel ;
Malgré le noir Destin, redoutable et féroce,
Malgré la Loi sans yeux, malgré la Règle atroce
Qui jettent sur tes pas la douleur et l'effroi,
Tandis que penseront et veilleront pour toi
Le Forgeron de l'or et l'Anadyomène,
Puisses-tu refleurir par nous, ô race humaine !

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1102-7.